

Le radicalisme à Genève au XIX^e siècle, un mouvement au pluriel, sous la direction d'Olivier Meuwly et Nicolas Gex. Genève, Slatkine, 2012. 263 pages.

Faire le point sur le radicalisme genevois au XIX^e siècle. Objectif captivant fixé par un colloque scientifique dont les actes, *Le radicalisme à Genève au XIX^e siècle, un mouvement au pluriel*, sont publiés aux Editions Slatkine. Tant de choses ont été écrites sur ce mouvement politique mythifié à Genève comme nulle part ailleurs, que les attentes sont grandes pour voir enfin ce domaine de l'histoire politique renouvelé. Beaucoup de publications, mais bien peu qui se démarquent d'un esprit partisan que le recul offert par le poids des ans devrait aider à surmonter.

Les contributions de ce volume couvrent ainsi un ensemble de problématiques très éparses, des pensées juridiques de James Fazy, grand artisan de la révolution radicale genevoise de 1846, à quelques articles focalisant sur divers acteurs de l'époque, autant partisans qu'opposants au radicalisme, en passant par la question des chemins de fer. Plusieurs contributions présentent des problématiques qui dépassent les frontières de la cité de Calvin. En particulier, l'article de Dominique Wisler sur Ernest Naville, grand partisan de la représentation proportionnelle, et celui de David Auberson, qui observe la révolution genevoise depuis le canton de Vaud, apportent du relief à des événements bien connus de l'histoire locale.

En ouverture de volume, le très intéressant article de Véronique Mettral, décortique la pensée juridique de James Fazy appliquée aux «droits individuels». Un travail utile et bien construit qui permet de comprendre autant les origines que les conséquences de l'action du leader radical au milieu du XIX^e siècle. On rattache enfin quelques anecdotes connues de la vie de Fazy, dont ses rencontres avec Lafayette, à des conséquences concrètes dans son action politique. Alors que plusieurs auteurs regrettent l'absence bien connue de monographie d'importance sur James Fazy, Véronique Mettral enrichit incontestablement les connaissances sur le radicalisme. Encouragé par cette première contribution, le lecteur attend un travail équivalent sur d'autres facettes du bouillant leader radical, notamment en matière de pensée économique, mais il reste au final un peu sur sa faim en regrettant que cet ambitieux projet ne soit qu'une contribution de plus versée à un mythe maintes fois cultivé.

Ce que démontre pourtant Véronique Mettral, avant tout, c'est que le mystère qui entoure la pensée de Fazy appartient pleinement à son mythe. Pour autant que les archives soient accessibles, rien n'empêche un historien de décrypter Fazy, au-delà des éléments maintes fois répétés. De comprendre l'importance du Saint-simonisme ou de la Charbonnerie, deux éléments connus de la première partie de son existence, dans sa pensée et son action politique. Dans ses tentatives de réussir dans les affaires, également, toute une réalité du radicalisme est trop peu présente dans cet ouvrage. Dès lors, le «système radical» évoqué mais trop peu décortiqué, peine à dépasser une formule convenue que le lecteur ne peut que rattacher à des dynamiques interpersonnelles.

C'est ainsi dans les focales mises sur plusieurs acteurs de cette époque, Carl Vogt et Georges Favon, que réside un autre intérêt du livre. Derrière l'imposante figure du père fondateur, se cache un nombre méconnu de personnalités aussi originales les unes que les autres. Par contre, autre élément participant à la culture du mythe, si le recueil évoque des opposants aux radicaux genevois, l'un, le Général Dufour, est traité bien trop superficiellement. L'autre Albert Galeer, est

mort avant la révolution radicale, en sorte que le tableau présenté manque de contradictions solides.

Quels sont les détails de ce système radical, notamment sous James Fazy? En quoi les efforts des radicaux genevois pour construire un système bancaire neuf, ce qui se produit dans plusieurs cantons suisses, participe-t-il à une nouvelle manière d'appréhender l'Etat et son action? Ces questions restent malheureusement encore sans réponse. Emprisonné dans un mythe que les auteurs et les éditeurs n'ont visiblement pas osé affronter, *Le radicalisme à Genève* en vient à perdre son lecteur. Comme lorsque, en quelques pages, deux versions contradictoires d'un même événement sont données. Alors que dans son introduction, Olivier Meuwly indique que la constitution de 1842, d'ailleurs oubliée par d'autres contributeurs, renvoie le suffrage universel «aux calendes grecques» (p. 27), Véronique Mettral affirme exactement l'inverse, en affirmant que ce même texte l'a «consacré» (p. 56).

Près de deux siècles plus tard, la naissance et le développement du radicalisme sont toujours aussi fascinants et conservent leur part de mystère. Entretenu hélas. *Le radicalisme à Genève*, ne fait, avec beaucoup de regrets, pas exception à la règle. Il n'empêche qu'il s'agit, pour peu qu'on s'éloigne de James Fazy, d'un ouvrage intéressant où les historiens du droit se distinguent tout particulièrement.

Olivier Perroux, Genève

Lea Haller: **Cortison. Geschichte eines Hormons, 1900–1950**. Zürich, Chronos Verlag, 2012. 280 Seiten, 11 Abbildungen (Interferenzen – Studien zur Kulturgeschichte der Technik, Bd. 18).

Lea Hallers Geschichte des Cortisons geht von der zunächst simpel erscheinenden Frage aus: Wie kam es, dass ein Hormon aus einer Drüse, von der man seit 1855 wusste, dass sie lebenswichtig ist, später zur Therapie einer Reihe chronischer Krankheiten eingesetzt wurde (S. 241)? Oder anders formuliert: Wie hat sich zwischen 1900 und 1955 der technische und epistemologische Zugriff auf die Hormone der Nebenniere gewandelt, und wie hat sich gleichzeitig das Wissen über den Körper und die Rechtfertigung medizinischer Praxis verändert (S. 19)? Da Haller nicht den geläufigen Narrativen der Historiographie des Cortisons folgt, nimmt sie die Leser/innen auf eine packende Reise mit, auf der einem nicht einfach nur Substanzen, Chemiker und Institutionen begegnen, sondern man wird in Schlachthäuser und Cockpits von Kampfpiloten geführt und dringt bis in die entlegendsten Winkel Afrikas und Lateinamerikas vor.

Aber nun von Anfang an. Da sich die Transformation der Substanz nur als Transformation auf der Ebene des Wissens verstehen lässt, zeichnet Haller in vier Kapiteln minutiös die Möglichkeitsbedingungen des Cortisons nach. Im ersten Kapitel fokussiert Haller das Aufkommen der Hormontheorie um 1900. Über diese Hormontheorie wurde das Problem der Nebenniere zusehends chemisch interpretiert. An der Vorstellung eines von chemischen Botenstoffen regulierten Körpers entzündete sich ein Streit zwischen chemisch und morphologisch argumentierenden Physiologen, der über zwei Jahrzehnte hin die endokrinologische Forschung strukturierte. Am Ende dieses Entwicklungsstranges stand Adrenalin, das synthetisch hergestellte Hormon der Nebenniere, welches aber nicht wie erhofft den tödlichen Ausfall dieses Organs kompensierte.

Das zweite Kapitel verfolgt die chemisch-pharmazeutische Suche nach dem «lebenserhaltenden Prinzip» der Nebenniere. Ende der 1920er Jahre war man sich einig, dass die Nebenniere aus zwei Teilorganen bestehe (dem Mark und der

Rinde), die zwei unterschiedliche Hormone produzieren, wobei das Rindenhormon (Cortin) und nicht das Hormon des Marks (Adrenalin) lebenswichtig sei. Die Reformulierung dieser physiologischen Lösung lautete in der organischen Chemie: Aus dem natürlichen Extrakt Cortin sollte jene chemische Substanz isoliert werden, die für die Hormonwirkung zuständig war. Vor diesem Hintergrund etablierte sich in den 1930er Jahren eine von Notwendigkeit und Konkurrenz geprägte Kooperation zwischen Haco, Organon, Ciba und dem späteren Nobelpreisträger Tadeus Reichstein. Die Fallstudie zu diesem Forschungsverbund, der vornehmlich anhand von Quellen aus dem Ciba-Archiv (Firmenarchiv Novartis) sowie aus dem Nachlass Tadeus Reichsteins (Staatsarchiv Basel-Stadt) analysiert wird, zeigt eindrücklich, dass das erste, 1938 von Ciba auf den Markt gebrachte synthetische Rindenhormon nicht das Resultat der pharmazeutischen Standardisierung eines biologischen Wirkstoffes war, sondern dass es einem Zusammenspiel von Know-how, Materiallieferungen, existierender produktionstechnischer Anlagen, patentrechtlicher Vorteile und intensiven Verhandlungen geschuldet war.

Kaum auf dem Markt, wurde dieses synthetische Produkt Gegenstand einer Kontroverse, die sich von der Lebenswichtigkeit verabschiedete und die Adaption des Körpers an physische Belastungen ins Zentrum stellte. Diese Verschiebung steht im Zentrum des dritten Kapitels. Die These, dass bestimmte Rindenhormone zwar für das Beheben eines körpereigenen Mangels nicht zentral seien, hingegen für die Adaption des Organismus an Belastung von Bedeutung seien, stand auch im Zusammenhang mit der Konzeption eines neuen Hormonkörpers. Therapeutisch trat nun an die Stelle des Ersatzes bei Hormonmangel die Vorstellung eines optimierbaren Leistungskörpers; was beispielhaft an den Belastungen insbesondere von Kampfpiloten im Zweiten Weltkrieg debattiert wurde.

Das vierte Kapitel analysiert nochmals ein völlig neues Feld pharmazeutischer Forschung und therapeutischer Problemlagen. Um eine ergiebige industrielle Produktion von Cortison zu ermöglichen, suchten die Schweizer Chemiker nun nicht mehr in den Schlachthäusern nach einem Ausgangsstoff für eine Teilsynthese, sondern vor allem in Afrika. Konkret ging es darum, eine bestimmte Strophanthus-Art zu finden, die bei der Steroidsynthese als Ersatz für Gallensäure in Frage kam. Nach zweijähriger pharmazeutischer Entwicklung, botanischen Suchaktionen, transnationalen Abkommen und Materialflüssen, therapeutischen Testphasen und medialen Inszenierungen war Cortison endlich marktreif. Um aus dieser Substanz einen Kassenschlager zu machen, reichte seine materielle Produktion jedoch noch keineswegs aus. Zunächst mussten verschiedene medizinische Disziplinen zur systematischen Symptomtherapie übergehen. Denn Cortison heilte nicht, es generierte lediglich einen Körper, der Gesundheit simulierte.

Haller kennt sich bestens aus in der Historiographie pharmazeutischer Stoffe. Sie grenzt sich allerdings nicht nur gegen ältere Narrative ab, sondern auch gegenüber der neueren Forschung, wo viel von «Standardisierung» die Rede ist (S. 124f.) – und zeigt, dass eben gerade «nichts stabil» (S. 246) ist, aber die Forschungen dennoch nicht chaotisch und völlig gesetzlos vor sich gingen (S. 20). Besonders gelungen sind die Ausführungen zur «Rasterfahndung» nach einem neuen Stoff durch «Ratten- und Hundeeinheiten» (S. 99–102); dann aber auch die Ausführungen zur Forschung als Materialschlacht. (So wurden bereits in den ersten Jahren der Cortison-Forschung die Nebennieren einer Herde von fast 1,5 Millionen Kühen verarbeitet.) Und wenn einen Haller in den Dschungel mitnimmt, vergisst man endgültig, dass man hier eine Dissertationsschrift in Händen hält

und nicht einen Roman. Da Haller nicht den «Masternarrativen» folgt und es ihr nicht darum geht, den «Anteil der Schweizer Gruppe sichtbar zu machen» (S. 25), verfolgt die Autorin auch zahlreiche Nebenpfade und nicht-intendierte Nebenwirkungen der Cortison-Forschung; so kommt etwa auch die Entstehung der mexikanischen Pharmaindustrie zur Sprache (S. 212f. und 218). Es sind gerade diese Episoden, wo in den Mikrostudien der Blick auf's grosse Ganze nicht verloren geht, die die Studie nicht nur für Interessierte an «schweizerischer» Wissenschaft absolut lesenswert macht.

Beat Bächli, Bern

Urs Hofmann: Innenansichten eines Niedergangs. Das protestantische Milieu in Basel 1920 bis 1970. Baden, hier + jetzt, 2013. 317 Seiten.

Die gesellschaftlichen Umwälzungen der 1960er Jahre gingen mit massiven Kirchaustrittswellen einher. Der Kanton Basel-Stadt nahm dabei im Schweizer Vergleich eine Vorreiterrolle ein. Dafür sucht Urs Hofmann eine Erklärung, indem er nicht nur die 1960er Jahre, sondern auch die Jahrzehnte davor, seit dem Ersten Weltkrieg, untersucht. Er begeht dabei nicht den Fehler, die Austrittswelle aus dem Kontext von 1968 zu reissen und die protestantische Kirche dafür verantwortlich zu machen. Vielmehr gelingt ihm eine sorgfältige und bedachte Analyse des Diskurses des Basler protestantischen Milieus zwischen 1920 und 1970. Als Quellen dienen Hofmann mehrere Kirchenzeitschriften, Zeitungsartikel und Vereinsprotokolle. Zudem unternimmt er eine profunde Milieuanalyse und macht sogenannte Milieumanager und deren Vernetzung aus. Aufgrund dieser Texte und Daten erkennt der Autor zwei Diskurse, die über den gesamten Untersuchungszeitraum parallel verliefen. Einerseits war sich das protestantische Milieu einer Krise bewusst und entwickelte eine eigentliche Krisenmentalität. Andererseits versuchte sich die Kirche neu in der Gesellschaft zu positionieren. Die Debatte um eine Neupositionierung veranschaulicht Hofmann anhand ausgesuchter Themen, darunter die Berufung der Nachfolge des Basler Theologieprofessors Karl Barth sowie die Haltung zur Atom-Initiative von 1962. Hofmann betont die Heterogenität der Basler Protestanten und zeigt auf, wie die Krise der Kirche auch zu einer Transparenz dieser Heterogenität gegen aussen führte. Am Beispiel der Haltung gegenüber der Atom-Initiative, gegenüber Radio und Fernsehen sowie gegenüber den Fabriken wird sehr schön sichtbar, wie sich die spätere Umwelt- und Konsumkritik-Bewegung der 1970er Jahre in kirchlich-protestantischen Kreisen langsam herausbildete. Diese sollte zum Tragpfeiler einer kleineren, aber erneuerten protestantischen Kirche in Basel werden. Die Bedeutung der Basler Mission speziell für die Basler Kirche und die Rolle der aus der Mission hervorgegangenen Dritt-Welt-Bewegung in der Neupositionierung der Basler Protestanten wird allerdings nicht besprochen.

Hofmann kommt zum Schluss, dass die Entkirchlichung des vormals protestantischen Basler Bürgertums auch tatsächlich mit einer Säkularisierung einhergegangen ist. Er widerspricht damit Autorinnen wie Grace Davie, die ein «believing without belonging» beobachtete. Die Einordnung dieser Studie in die internationale religionswissenschaftliche Forschung – insbesondere der Vergleich mit den USA, aber auch mit skandinavischen Ländern – war weder intendiert noch nötig, hätte aber interessiert. Im schweizergeschichtlichen Vergleich wird eine Gegenüberstellung des Basler und des Zürcher protestantischen Milieus einmal kurz angetönt. Es kommt der Zürcher Gegenspieler von Karl Barth, Emil Brunner, zu Wort, der 1960 auf der Frontseite der Neuen Zürcher Zeitung die Debatte